



Mgr Mieczysław
Mokrzycki
Brygida Grysiak

Le mardi était son jour préféré

Dans l'intimité
de Jean-Paul II

 ditions des Béatitudes

Dans l'agenda serré du pape Jean-Paul II, le mardi était son jour de repos, dédié aux rencontres privées, au sport, à la lecture.

Ce livre-entretien avec Mieczyslaw Mokrzycki, surnommé au Vatican Don Mietek, le second secrétaire personnel de Karol Wojtila de 1997 jusqu'à sa mort, raconte de son point de vue privilégié la vie ordinaire de ce grand Pape.

La prière et la messe du matin, le petit-déjeuner, les rencontres avec des personnalités mondialement connues, le sport, les repas et les longues promenades dans le parc de Castel Gandolfo, les voyages apostoliques, les livres, les poésies qu'il aimait, jusqu'au récit émouvant de ses derniers jours.

Mgr Mokrzycki avait l'intime conviction de vivre aux côtés d'un saint et cette conviction s'impose au lecteur, au fil des pages.

Mieczyslaw Mokrzycki

Né en 1961, Mieczyslaw Mokrzycki a été ordonné prêtre en 1987.

Il a obtenu un doctorat à l'Université Pontificale de Saint Thomas d'Aquin à Rome. De 1997 à 2005, il a été le deuxième secrétaire de Jean-Paul II aux côtés de Stanislas Dziwisz, puis celui de Benoît XVI pendant deux ans.

Depuis 2008, il est archevêque de Lvov en Ukraine.

Brygida Grysiak

Née en 1979, elle est journaliste. Elle travaille à la Télévision polonaise où elle a commenté les voyages du Pape ainsi que les derniers jours de Jean-Paul II.



Titre original :

Najbardziej lubił wtorki, Opowieść o życiu codziennym Jana Pawła

© Éditions M, Cracovie, Pologne, 2008

Traduction du polonais : Maria Zurowska

*

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez envoyer vos nom, adresse et email
aux Editions des Béatitudes, Burtin, 41600 Nouan-le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-579-7

© Editions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, mars 2010

Conception de la couverture : Isabelle de Senilhes

Illustration de la couverture : Lorenzago di cadore : Jean-Paul II
en vacances dans les Dolomites © galazka/sipa ; Voyage apostolique en
Pologne, 1997 © osservatore romano



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Styczeń, qui se promenait avec nous, y ajoutait des réflexions philosophiques. Ensuite, de retour à la maison, nous chantions l'appel de Jasna Góra³ ou d'autres cantiques mariaux devant la statue de la Vierge. Le Saint-Père disait souvent : « Mieciu, chante ! » Et nous devions alors entonner un cantique. Pour clore la journée, le Saint-Père aimait bien entonner le cantique qu'il chantait avec son groupe d'amis lors de leurs randonnées en kayak : « Ô toi, dont le sceptre tient la terre et la mer en obéissance ».

Comme je ne connais pas ce chant, Mgr Mieczysław Mokrzycki se met à chanter :

« Ô toi, dont le sceptre tient la terre et la mer en obéissance,
Mon seul recours après Dieu.

Ô, Étoile de la mer, ô Sainte Vierge,
Ancre bleue de mes espérances !

Un navigateur implore ton aide à son tour,
Regarde la mer cruelle à laquelle il fait face !

Certains périssent sans laisser de traces,
D'autres naviguent vers toi pour chercher ton secours.

Heureux ceux qui ont dépassé les rochers
Et les flots où l'homme trahi trouve la mort,
Quand la rive est atteinte, ils chantent la vie
Et Ton aide maternelle, sensible à leur sort.

Me voilà englouti par une nuit profonde, Je ne sais plus sur
quel chemin me tenir :

Mais si tu laisses tomber tes rayons sur ma barque, Même les

ombres de la nuit m'éclaireront.

Oh ! quelle confiance s'éveille dans mon cœur, De pouvoir t'appeler Mère, de me dire ton fils, Comblé de ta grâce, je conduirai ma barque Sûr de n'avoir plus à craindre un malheur. »

– C'était l'un des cantiques préférés du Saint-Père. Nous le chantions toujours en rentrant à la maison.

– *Je pensais que le Saint-Père appréciait surtout « Barque », ce chant emblématique du mouvement « Oasis ».*

– Au cours de ses voyages, certainement, mais à la maison ou lors des promenades à Castel Gandolfo, nous ne chantions pas « Barque ».

– *Vous connaissiez déjà tous ces cantiques ou avez-vous dû les apprendre ?*

– J'en connaissais certains. Je connaissais aussi « Ô toi, dont le sceptre... », mais pas tous les couplets. Le Saint-Père m'a un peu aidé et c'est ainsi que j'ai appris le cantique en entier.

– *Car lorsque le Saint-Père disait : « Mieciu, chante », vous n'aviez pas le choix ?*

– C'est cela, mais je me débrouillais.

À Castel Gandolfo, ils ne chantaient pas seulement des cantiques religieux. Lorsque des amis de Pologne venaient à la résidence d'été, chanter ensemble des chants patriotiques était devenu une tradition des longs soirs d'été. « Le Saint-Père ne pleurait jamais, dit Mgr Mieczyslaw Mokrzycki, mais je l'ai vu quelquefois profondément ému, avec les larmes aux yeux. Notamment lorsque nous chantions ces chants. »

– *Quels étaient ces chants ?*

– « *Coquelicots rouges* », « *Oh la guerre, la guerre* ». C'étaient ses chants préférés. Mais nous en chantions bien d'autres. Ceux qui ne connaissaient pas les paroles recevaient un carnet de chants.

– *Le Saint-Père aimait bien chanter, lui aussi ?*

– Il aimait bien chanter et avait une voix puissante. Cela lui rendait des forces. Et il faut bien dire que lui seul n'avait jamais besoin d'un carnet de chants. Il connaissait tous les chants par cœur.

– *Vous chantiez longtemps ?*

– Longtemps, oui. Parfois des heures durant. Le Saint-Père aimait beaucoup cela et il en était souvent ému.

– *Pour quelles raisons ? Lui est-il arrivé de vous en parler ?*

– C'était un grand patriote, il aimait la Pologne de tout son cœur et en avait la nostalgie. Il nourrissait un rêve qu'il n'a pas pu réaliser... En effet, il aurait tant voulu se rendre à nouveau dans les montagnes des Bieszczady. En tant que jeune prêtre, il avait eu l'occasion de les parcourir d'un bout à l'autre. Et il voulait tellement y retourner. Lorsque je suis arrivé à Castel Gandolfo et que nous sommes allés pour la première fois en promenade, le Saint-Père m'a dit : « J'ai foulé ici jusqu'à la moindre parcelle. Mais au début, je n'arrivais pas à m'y retrouver non plus. Les hautes montagnes me manquaient, et les Bieszczady me manquaient. J'aimerais tant pouvoir y retourner un jour... »

– *Pourquoi ce rêve n'a-t-il pas pu se réaliser ?*

– Ce sujet revenait souvent dans les entretiens avec



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

– Je m’y intéressais et m’engageais beaucoup moins, mais le père Stanislas était très assidu.

Les dîners étaient légers. « Un bouillon ou une soupe de légumes, mais pas la soupe polonaise épaisse, plutôt une soupe légère, à l’italienne. Ensuite, éventuellement un morceau de viande. D’habitude, les sœurs ne servaient pas de dessert, car le Saint-Père faisait attention à sa ligne. Mais il aimait tant les sucreries qu’assez souvent, il faisait signe aux religieuses pour demander quand même un gâteau sec. Ce petit signe, nous le connaissions tous. Le Saint-Père n’avait rien besoin de dire. Simplement, sans même regarder du côté des sœurs, il dessinait de l’index un petit cercle sur la table. Et il dessinait, encore et encore. Il souriait alors mystérieusement. C’était très drôle. Et les sœurs n’avaient pas le choix, elles finissaient toujours par apporter les gâteaux secs. »

Durant le dîner, ils parlaient de la journée écoulée, de ce qui s’était passé, des rencontres qu’ils avaient eues. C’étaient eux, les secrétaires, qui parlaient. Car le Saint-Père avait plutôt l’habitude d’écouter. Parfois, il les interrogeait sur le programme du lendemain. Il en était presque toujours ainsi, paraît-il. Il préférait écouter. C’est pourquoi Mieczu parlait – de la vie, de l’Église. Comme il le dit lui-même, rien d’extraordinaire. Jean-Paul II écoutait attentivement. Il écoutait et approuvait de la tête. Il n’a jamais été exubérant. Ses proches savaient fort bien qu’il n’avait pas à poser de questions pour savoir et comprendre, et qu’il ne devait pas parler pour appuyer une cause par la prière. Mais on pouvait

lui confier ses soucis. Et on le faisait. Mieczyslaw Mokrzycki lui en confiait également. « Le Saint-Père disait toujours : “Nous allons donc prier” », raconte Mgr Mieczyslaw Mokrzycki. Il ne questionnait pas, il ne réconfortait pas. « On pouvait penser qu’il était sévère et froid. Mais je savais que je pouvais avoir toute confiance dans le Saint-Père. Il nous prenait sous sa protection, il nous portait dans sa prière. Tous les jours, il nous bénissait. » Lorsque je demande à l’archevêque quels soucis il confiait au Pape, je l’entends dire qu’il lui confiait surtout les soucis des autres. Quelqu’un lui avait demandé de prier pour le soutenir dans un malheur, un autre était malade et attendait d’être opéré. « Un ami prêtre allait être opéré d’une tumeur au cerveau, c’était de ces choses dont on parlait. » Il se rendait compte que Dieu lui avait épargné bien des problèmes. C’est pourquoi il intercédait pour les autres. Jean-Paul II l’écoutait et priait.

– Et vos joies, les partagiez-vous également avec le Saint-Père ?

– Je lui parlais de mes parents, de mes frères et sœurs. Je lui annonçais la naissance de mes neveux. Il était toujours intéressé, car il connaissait nos familles. Et il aimait écouter. Mais nous ne voulions pas lui prendre trop de temps, nous tâchions de ne pas le surcharger avec nos soucis.

Après le dîner, le Saint-Père allait dans son bureau, pour y travailler encore jusqu’à 21 h ou 21 h 30. Il lisait, écrivait, travaillait sur des documents. Vers 22 h ou 22 h 30, il se rendait une dernière fois à la chapelle.

« C'était une prière privée. On peut dire que c'était son "Appel de Jasna Góra". »

– Priait-il longtemps avant de se coucher ?

– Il faisait une courte visite à la chapelle.

– N'était-il pas fatigué par une journée aussi longue ?

– Il se mettait au lit vers 22 h 30 ou 23 h. Il avait un organisme très résistant. Six heures de sommeil lui suffisaient, il se levait reposé et en bonne forme. Il était fort, il récupérait rapidement ses forces. Cela se voyait au cours de la journée. Il lui suffisait de s'allonger un quart d'heure et la fatigue disparaissait. Il en allait de même lors de ses voyages. Des milliers de kilomètres, des dizaines de rencontres, des centaines de milliers de pèlerins – un effort dépassant les forces d'un homme de plus de soixante-dix ans. C'est ce qu'on aurait pu penser. Un moment de répit, un petit somme après le repas et c'était de nouveau un volcan d'énergie. Comme si des ailes lui poussaient. Parfois, nous n'en revenions pas.

Ses secrétaires n'en revenaient pas non plus de voir que le Saint-Père, quoique toujours plus âgé et plus faible, ne voulait en rien changer son emploi du temps. Ils le lui demandaient, pourtant, essayaient de lui faire entendre raison. En vain. Durant les dernières années, il se levait plus tard, jusqu'à une demi-heure. Ensuite, tout reprenait son rythme habituel. Il ne manquait jamais une seule prière. Il lisait toujours beaucoup. « Nous l'incitions à renoncer à certaines pratiques religieuses ou à lire un peu moins, mais il répondait qu'il ne ferait jamais cela, car cela lui permettait de garder la forme. Il lisait tout.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

grande confiance. C'est ce qu'il m'a enseigné. J'essaie d'en faire autant que je peux, et de le faire de mon mieux. Et le reste ? Je demande au Seigneur qu'il agisse, que sa grâce soutienne mon ministère, mes paroles, mes actes. Qu'elle aide les gens à comprendre, qu'elle agisse dans leur cœur.

– *Un jour, j'ai demandé à Arturo Mari une photo qui pourrait être le symbole du pontificat de Jean-Paul II. Il m'a répondu qu'il choisirait la dernière photo qu'il avait faite du Pape de son vivant, lors du chemin de croix : le Pape accroché à la croix, dans sa chapelle privée, uni au Christ et aux foules de fidèles, au Colisée et devant leurs postes de télévision. Il ne pouvait plus marcher d'une station à l'autre avec les pèlerins. Il cheminait avec eux par la pensée et la prière, de tout son être. On a beaucoup dit alors que, dans cette faiblesse, il était fort comme il ne l'avait jamais été auparavant.*

– Il ne se sentait pas bien à cette époque. Il était très faible. Il n'était pas question pour lui de se rendre au Colisée. Mais heureusement, il ne devait pas rester au lit. Nous savions que c'était très important pour lui. Nous avons donc eu cette idée d'installer un écran auprès de son lit pour qu'il puisse suivre ce qui se passait au Colisée. La télévision du Vatican transmettait simultanément les images de la chapelle. Les fidèles pouvaient voir le Saint-Père prier avec eux. Ce fut un moment fort pour le Pape et pour les fidèles.

– *À un certain moment, il a demandé une croix...*

– Oui. Le père Stanislas a dit que la croix légère en bois que j'avais dans ma chambre serait idéale. J'ai couru, j'ai apporté cette croix au Saint-Père. Aujourd'hui, elle est pour moi un

souvenir exceptionnel, une relique...

– *Cette relique a une belle histoire. Une femme habitant dans les Bieszczady avait eu un accident et ne pouvait pas marcher. Elle a demandé à son mari de lui sculpter une croix, afin qu'elle puisse prier avec celle-ci. Trois ans plus tard, elle a transmis cette croix à un groupe de pèlerins, partant pour Rome pour la cérémonie de l'Année Jubilaire. Ces pèlerins ont offert cette croix à Jean-Paul II. Rapidement, cette croix s'était retrouvée dans l'appartement de l'abbé Mokrzycki. Après la mort du Pape, l'abbé Mokrzycki a offert cette relique à sa mère, Bronisława, qui, à son tour, l'a offerte à la paroisse de Kraczkowa, non loin de Rzeszów. La croix chemine d'une ville à l'autre. Elle sert aux pèlerins comme elle a servi à Jean-Paul II lors de son dernier chemin de croix du Vendredi Saint 2005.*

– Dimanche dernier, j'ai rencontré cette dame qui avait offert la croix au Saint-Père. Je l'ai rencontrée à la messe à Jasien, dans les Bieszczady. Elle était en fauteuil roulant, accompagnée par son mari qui, il y a onze ans, avait sculpté cette croix pour elle.

– *Le Saint-Père attachait une importance particulière au chemin de croix. Il le célébrait chaque vendredi.*

– Chaque vendredi, durant toute l'année. C'était pour lui la commémoration de la Passion du Christ Sauveur qui avait offert sa vie pour nous, qui nous avait rachetés. C'était comme une offrande du Saint-Père pour le don de la Rédemption.

C'est à sa demande que les stations du chemin de croix sont apparues dans le jardin, sur le toit de l'appartement papal. C'est là qu'il préférait le suivre.

Lorsque je l'interroge sur le moment le plus émouvant de son ministère, Mgr Mieczyslaw Mokrzycki sourit et me parle du chemin de croix sur l'Île aux Fraises. Dix-huit hectares sur le lac Simcoe, non loin de Toronto. En juillet 2002, Jean-Paul II y a passé ses vacances, avant les Journées Mondiales de la Jeunesse, à Toronto justement. « C'était un vendredi et le Saint-Père désirait célébrer le chemin de croix. Mais sur cette île, les conditions de vie étaient rudimentaires. Nous habitions dans des baraques, la chapelle était aménagée dans l'une des pièces. C'était un centre de vacances pour jeunes. À proximité de ce centre, se trouvait un petit bois, avec des sentiers comme à Kalwaria Żebrzydowska (localité célèbre en Pologne pour son chemin de croix annuel). Le père Stanislas avait proposé que l'on emmène le Saint-Père en voiturette électrique sur les sentiers de ce bois. Nous avons suivi le chemin de croix en traversant le bois, d'une station à l'autre. C'était beau. Le Saint-Père était très heureux. »

– *Est-il vrai qu'après chacune de ses visites, le Saint-Père descendait dans les grottes du Vatican pour remercier Dieu ?*

– Non, je ne pense pas. C'est plutôt dans sa chapelle privée qu'il remerciait Dieu. Avant chaque départ en voyage, et à chaque retour, il priait longuement dans la chapelle.

– *Vous souvenez-vous d'une prière commune particulière ?*

– Le Saint-Père priait toujours le 13 mai à dix-sept heures. Chaque année, nous célébrions dans sa chapelle une messe d'action de grâce pour la sauvegarde de sa vie lors de l'attentat du 13 mai 1981. Et nous n'invitions personne à cette messe. On peut dire que nous priions en petit comité. Il en était de même



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

– Parfois assez longtemps. Mais pas trop tard tout de même afin de pouvoir nous lever le matin comme tous les jours et accompagner le Saint-Père à la messe du Nouvel An à la basilique Saint-Pierre.

– *Quelqu'un a dit un jour que toute la vie de Karol Wojtyła a été un Carême. Ses dernières années ont été un Vendredi Saint et un chemin de croix.*

– Pâques était pour lui un temps particulier qu'il attendait toute l'année. L'Eucharistie, la mort du Christ et la Résurrection. La vérité fondamentale du christianisme. Le Saint-Père vivait tout cela très profondément et s'y préparait intensément. Durant le Carême, il jeûnait, il ne mangeait pas de charcuterie au petit-déjeuner, uniquement des produits laitiers. C'était une des privations extérieures que l'on pouvait voir. Nous voyions aussi son recueillement et sa prière, plus intenses que d'habitude. Il répétait toujours que le Carême est un temps de prière et de pénitence. Chaque vendredi, il suivait le chemin de croix dans sa chapelle privée ou sur la terrasse. Chaque dimanche, nous chantions les *Gorzkie Żale*⁶, seuls, sans inviter qui que ce soit. Cette décision du Saint-Père était toujours pour nous le signal qu'il avait besoin de paix et de silence. Il aimait les gens et, comme je l'ai dit, il y avait toujours quelques personnes aux messes du matin et lors des fêtes. Mais là, il ne le souhaitait pas. Seulement lui et nous. De même lors des messes anniversaires de son attentat, chaque 13 mai à dix-sept heures, ainsi que pour la nuit de la Saint-Sylvestre. Le Carême était pour lui quelque chose d'analogue. Il y avait évidemment la méditation de la liturgie du Carême. Je voyais que le Saint-

Père vivait également très profondément le Jeudi Saint, le jour du sacerdoce. Le matin, la messe chrismale ; le soir, la célébration de la Cène. Il avait aussi l'habitude, le Jeudi Saint, d'inviter à déjeuner des prêtres du diocèse de Cracovie, principalement ceux qui étudiaient à Rome. C'était une sorte de lien avec son diocèse précédent, qui était important pour lui.

Pendant le Carême, il organisait chaque vendredi des conférences, dirigées par le prédicateur de la Maison Pontificale, le père capucin Raniero Cantalamessa. Chaque vendredi également, la Curie priait le chemin de croix en commun et vivait une journée de retraite, afin de mieux se préparer, ensemble, à fêter Pâques. « Le Vendredi Saint, le chemin de croix au Colisée était retransmis au monde entier. Le Saint-Père portait toujours la croix avec tant d'amour... Sans oublier cette confession symbolique du Vendredi Saint : Jean-Paul II descendait à la basilique Saint-Pierre et confessait une quinzaine de personnes. Le Samedi Saint avait lieu la bénédiction des aliments ou Poswuecenie pokarmow⁷, puis la liturgie baptismale ainsi que les baptêmes d'adultes. Ensuite venait le Dimanche de Pâques. »

– *À quoi ressemblait la fête de Pâques à la maison ?*

– Le Dimanche était très familial. Le matin, les sœurs préparaient le petit-déjeuner : des œufs, de la charcuterie, des fromages, des gâteaux de Pâques polonais typiques. Il y avait aussi des œufs de Pâques peints par les sœurs, tout cela selon la tradition polonaise. Le Saint-Père bénissait la nourriture. Ensuite, nous partageons les œufs de Pâques en nous souhaitant

mutuellement que la santé, la force et les grâces divines abondent sur nous. Nous prenions le petit-déjeuner de Pâques entre nous : le Saint-Père, les sœurs et les secrétaires.

Une histoire est liée à la période de Pâques, l'histoire d'un retard spectaculaire qui a battu tous les records. Ce n'était un mystère pour personne que Jean-Paul II arrivait souvent en retard pour des rencontres, aux repas et même pour des messes. Il y avait habituellement une seule raison à cela. Il priait quelque part, il était étendu en croix dans la chapelle, récitait le chapelet dans sa chambre, méditait la Parole de Dieu. « Je me souviens que c'était au moment du passage de l'heure d'hiver à l'heure d'été. Il tombait justement le Dimanche de Pâques. Cela avait échappé au Saint-Père, il n'y avait pas prêté attention. Il devait encore réciter l'office des Matines, méditer un texte biblique, et il lui fallait déjà se rendre à la place Saint-Pierre pour y célébrer la messe de dix heures, si je me souviens bien. Tout le monde s'inquiétait de ne pas voir arriver le Pape. Ils attendaient, les minutes passaient. Nous faisons l'impossible pour « envoyer » le Saint-Père le plus vite possible, mais nous ne voulions pas non plus l'arracher à sa prière. Nous sommes arrivés à la place Saint-Pierre avec vingt minutes de retard. Et cette messe était retransmise dans le monde entier. Nous en avons ri par la suite, mais en route vers la place Saint-Pierre, nous ne trouvions pas cela très drôle. C'était en 1998, si je ne me trompe pas. »

Sept ans plus tard, Jean-Paul II a vécu Pâques dans son



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

surtout qui participaient à la messe papale, et qui se confessaient tout d'abord afin de pouvoir pleinement participer à cette messe, réalisaient qui était l'homme qu'ils allaient rencontrer. Ils rencontraient la personne venant juste après le Christ. Cela devait impressionner également ceux qui ne pratiquaient pas beaucoup. Peut-être eux particulièrement. »

– Il y a eu quelques rencontres avec le général Jaruzelski. Le Pape croyait-il que ces rencontres avec lui transformeraient les gens ?

– Je pense que ce n'était pas tant qu'il le croyait, mais il savait que ces rencontres porteraient des fruits.

– Elles n'en portaient pas toujours. Les dernières années, il a fait tant d'efforts pour arrêter la guerre en Irak. Il n'a pas réussi.

– Ce furent les rencontres et les pourparlers les plus difficiles. Lorsque le Saint-Père a convoqué les chefs d'État et demandé d'arrêter la guerre. Comme celle dans le Golfe Persique. Il luttait pour la paix. Il luttait par la parole et par la prière. Il était profondément touché par la souffrance des gens victimes de cette guerre et le fait que les responsables du conflit restent sourds aux appels à la paix. Il a rencontré George Bush, Colin Powell et auparavant Bill Clinton. Il lui est arrivé de téléphoner à Washington. Il a écrit à Saddam Hussein. Il lui a envoyé son messenger, le cardinal Laghi, avec une mission spirituelle.

– Que disait-il lorsqu'il voyait que ces rencontres, lettres et pourparlers ne donnaient aucun résultat ? Que la guerre continuait ?

– Il ne disait rien. Il priait. Il priait encore plus. Il se rendait plus souvent encore sur la terrasse. Il confiait à la protection de la Mère de Dieu les pays déchirés par la guerre et les gens qui y décidaient de la guerre et de la paix. C'était une grande épreuve pour lui. Je le voyais souffrir. Mais à de tels moments, il faisait confiance à Dieu. Il n'y avait pas en lui de désespoir ni d'accablement. Il y avait la prière et la confiance. Même si rien ne changeait, ses paroles et sa prière progressaient dans la conscience du monde. Le monde savait de quel côté se tenait le Pape, qu'il était toujours du côté de la paix. Et le plus important était que les gens le sachent.

– *Cela les soulageait-il ?*

– Ils avaient conscience d'être soutenus par quelqu'un. Par la plus haute autorité de l'Église qui luttait pour que leur vie soit paisible et digne. C'était important. Et le Saint-Père savait qu'il fallait agir de la sorte. Il faisait tout ce qu'il pouvait, par différents canaux, surtout diplomatiques, pour mettre fin à cette souffrance. Cela me rappelle une histoire, drôle, mais dans un contexte très sérieux. Il s'agissait sans doute de la dernière visite de George Bush au Saint-Père. Je me souviens que le Saint-Père était alors assez faible, il parlait et lisait avec difficulté. D'abord, il a rencontré Bush dans la bibliothèque, en audience privée, en tête-à-tête. Et ensuite, comme le président était venu avec tout un cortège présidentiel, nous avons organisé une deuxième rencontre, cette fois pour tout le monde. Non pas à la bibliothèque, où il y avait relativement peu de place, mais dans la salle Clémentine. Il y avait une centaine de personnes environ. Le Saint-Père devait alors prononcer un discours de

grande importance, appelé *messaggio*. Tout était préparé et il lisait son texte très lentement. Il était dans un état de grande faiblesse. Nous lui avons même proposé de le remplacer pour la lecture, mais il voulait lire son texte lui-même. Il lisait distinctement, mais très lentement ! Le lendemain, de telles interprétations apparurent dans la presse : « Monsieur le président, je vous le lis lentement, car je veux que vous arriviez à bien comprendre tout. »

– *Peut-être qu'il y avait un peu de vérité dans ces interprétations ? Peut-être est-ce pour cela que le Saint-Père lisait plus lentement et plus distinctement que d'habitude ?*

– Peut-être, je ne le sais pas. Mais il était faible, et c'est plutôt pour cela. J'ai vu alors, dans la salle Clémentine, qu'en dépit de la fragilité du Pape, tout le monde l'écoutait avec grand intérêt et grand sérieux. Le président Bush également. J'ai l'impression que cette fragilité était un argument de plus dans la discussion. Cela agissait sur certains plus que sur d'autres. Car ils savaient que le Pape, malgré sa maladie, luttait pour l'homme, pour chacun d'eux, pour chacun de nous. Je me souviens qu'après les funérailles du Saint-Père, George Bush a dit que c'était le jour le plus important de son mandat présidentiel. Un an auparavant, il aurait dû mieux comprendre ce que le Saint-Père lui lisait si lentement et si distinctement.

Pendant les audiences privées, le rôle des secrétaires du Pape n'était pas très important. Le protocole régissait tout. « Nous aidions le Saint-Père à se rendre à la bibliothèque du deuxième étage, mais l'introduction des invités relevait d'un autre protocole. Les invités étaient introduits dans la



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

qui s'étaient égarés. En 2002, il a reçu en audience une ancienne prostituée. Mgr Mieczyslaw Mokrzycki se souvient que le Saint-Père lui a caressé la tête et que certains l'ont critiqué pour cela. Elle était venue en tant que représentante de quarante anciennes prostituées, originaires principalement d'Afrique. L'abbé Benzi s'occupait d'elles dans un centre pastoral italien. C'est lui qui les avait amenées à la place Saint-Pierre. « Marie-Madeleine est également venue vers le Christ. Cette audience était organisée pour montrer au monde entier que personne n'est destiné à vivre dans le péché, et donc voué à la perdition, que tout homme peut se transformer, venir vers le Christ et commencer une vie nouvelle. Avec le Christ, cette fois. »

– Le Saint-Père a-t-il commenté cette rencontre ?

– Plutôt non, comme d'habitude. Mais il disait souvent que ces rencontres étaient aussi importantes pour lui que celles avec des chefs d'État ou d'Églises. Les rencontres avec des malades, des lépreux, des drogués, ou des visites dans les prisons. Il s'ouvrait à tous les groupes sociaux, il n'a jamais évité ni rejeté personne. Il était non seulement avec les fidèles proches de l'Église, mais il cherchait, par-dessus tout, les brebis égarées.

Il organisait la confirmation pour des garçons vivant en maisons de correction, il visitait des prisons romaines.

En été 2000, à l'occasion du Grand Jubilé, Jean-Paul II a déjeuné dans la salle Paul VI avec des pauvres et des personnes sans domicile. Lors de son pèlerinage en Suisse, il a dormi dans une maison de retraite pour personnes âgées.

Plusieurs années avant, dans les bidonvilles brésiliens, il a enlevé son anneau et l'a laissé aux pauvres. Les pauvres ont entendu alors : « Ce n'est pas par curiosité que je suis venu, mais parce que je vous aime. » Il surprenait. Par le fait notamment qu'il ouvrait sa papauté à des personnes et à des phénomènes que le Vatican n'avait jamais vus auparavant. On a dansé la breakdance devant le trône de Jean-Paul II. Des joueurs de football lui ont offert des maillots de leur club. Le chanteur irlandais Bono lui a offert ses lunettes. On peut citer des exemples à l'infini. « Le Saint-Père n'attachait aucune importance aux cadeaux. Ce n'était pas important pour lui. Il les appréciait, mais il puisait sa joie dans la seule rencontre avec l'homme, et non dans ce que l'homme lui offrait. Il essayait de trouver du temps pour chacun. Ces acrobaties présentées par des garçons qui tournaient devant son trône, les jambes en l'air, lui procuraient une grande joie. Il respectait cela. Il respectait chaque discipline sportive, artistique ou tout simplement de vie où l'homme pouvait s'investir et donner quelque chose de soi-même. Il donnait autant aux autres qu'à lui-même. Le Pape en était impressionné car il savait combien cette danse, ce sport ou ce chant éduquent à la discipline, forment l'homme. Et combien il est très important de former son caractère, de se perfectionner par de telles passions. Il ne dédaignait jamais de telles représentations. »

– Des malades venaient souvent rencontrer le Saint-Père lors des audiences générales...

– Oui, ils y venaient, pour demander un soutien, une prière et

même un miracle. Ils croyaient qu'une parole, un regard, un geste affectueux de Jean-Paul II les soulageraient. Ils demandaient une audience, une messe, une bénédiction particulière. Ils demandaient aussi, lors de ces messes, à recevoir la communion des mains du Saint-Père. Le Saint-Père ne refusait jamais. Les malades savaient qu'il était leur soutien. C'est pourquoi ils venaient nombreux à chaque audience. Ils s'approchaient de lui dans leur voiturette ; lorsqu'ils ne pouvaient pas le faire ou qu'un obstacle surgissait, que quelqu'un bloquait le passage, le Saint-Père s'en apercevait toujours, il s'approchait lui-même et les bénissait. C'étaient des rencontres émouvantes. Lui-même n'était déjà plus en pleine possession de ses forces. Les dernières années, lorsqu'il ne pouvait plus beaucoup marcher, il passait toujours à côté des malades, s'arrêtait, leur caressait la tête, faisait un signe de la croix. Il a fondé le Conseil Pontifical pour la Pastorale des Services de la Santé aux malades et aux personnes souffrantes ; il a institué les Journées Mondiales des Malades, qui ont lieu en février. Il leur donnait de la force, car il se souvenait toujours d'eux, et par sa faiblesse, il témoignait du sens de la souffrance, en union avec le Christ.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

parler de miracle...

– J’aurais sans doute dit la même chose. C’était quelque chose d’extraordinaire. Passer d’une telle faiblesse à une telle force, en si peu de temps. Le soir, tout n’allait pas encore complètement bien, mais le Saint-Père désirait beaucoup se montrer à la fenêtre, ce qu’il a fait. Il savait qu’une foule était rassemblée rue Franciszkańska¹² et que cette foule priait pour lui. Il voulait aussi leur montrer que tout n’allait pas si mal que ça, afin qu’ils ne se fassent pas trop de soucis. Il s’est rendu à la fenêtre, ponctuellement à vingt et une heures, et nous avons tout de suite entendu des cris de joie et des applaudissements. Les gens ont poussé un grand soupir de soulagement. Le Saint-Père a chanté avec eux *l’appel de Jasna Góra*¹³ et leur a donné sa bénédiction.

– *Mais il n’était toujours pas certain qu’il puisse se rendre à Nowy Sącz ?*

– Nous n’en avons aucune certitude, car quoique la fièvre soit tombée, le Saint-Père était toujours faible. Pas suffisamment faible pour l’empêcher de se rendre à la fenêtre donnant sur la rue Franciszkańska, mais trop faible pour entreprendre un voyage. Je me souviens qu’il y a eu des pressions pour qu’on décide le plus vite possible, car, sur place, les gens ne savaient pas s’ils devaient se préparer à accueillir le Saint-Père ou non. Mais nous ne pouvions pas décider. Et c’est seulement le lendemain, à sept heures du matin, que nous avons informé que le Saint-Père viendrait. Nous avons vu qu’il était en excellente forme. Nous n’en revenions pas.

Les rencontres de la rue Franciszkańska sont restées dans

l'histoire comme étant les plus spontanées, les plus cordiales. Telles des causeries vespérales de Jean-Paul II avec ceux qui l'empêchaient de dormir. Chaque fois qu'il arrivait à Cracovie, chaque soir, des milliers de personnes se rassemblaient devant le Palais Archiépiscopal. Ils chantaient, priaient et attendaient que le Saint-Père se joigne à eux. Il ne les a jamais déçus. Il sortait, plaisantait, chantait. Cela a commencé le 6 juin 1979. Il a sauté sur le parapet et leur a dit avoir été jadis un homme tout à fait convenable, qui ne sortait pas par la fenêtre, et maintenant : « Que suis-je devenu ? » a-t-il demandé. Huit ans plus tard, les jeunes rassemblés sous sa fenêtre lui ont demandé : « Emmène-nous avec toi. » Et il leur a répondu : « Je ne peux pas vous emmener, car je n'ai pas de billet d'avion pour vous, ni aucun autre titre de transport. Mais dès le début, en 1978, je vous ai emmenés avec moi, et là, vous êtes bien présents auprès de moi. » Il en était ainsi à chaque fois, cette dernière fois également. Le 18 août 2002, les jeunes lui chantaient : « Nous te disons adieu ! » Et le Pape a répondu tristement : « Malheureusement, c'est une visite d'adieu. » Et les jeunes : « Nous ne te rendrons pas ! Reste avec nous ! » Ils ont dû le rendre. Il ne pouvait pas rester. Et il ne les a plus rencontrés rue Franciszkańska.

– Comment était-ce, de l'autre côté de la fenêtre ?

– Le Saint-Père préférait toujours parler aux jeunes avant le repas, mais parfois le dîner avait du retard et il ne voulait pas faire attendre la foule devant la fenêtre, c'est pourquoi il se rendait à la fenêtre plus tôt. Toujours spontanément. Généralement, la foule chantait et appelait le Saint-Père en

transformant les paroles d'un cantique, par exemple : « Écoute, Père, cette foule qui t'implore, dis-nous au moins quelques paroles. » Alors le Saint-Père disait : « Il faut aller vers eux. » Et il y allait.

– *Aimait-il ces rencontres ?*

– Beaucoup. C'était pour lui un moment de respiration après une journée difficile. Il aimait beaucoup les jeunes. Il a souvent répété qu'ils étaient l'espérance du monde et son espérance à lui. Il savait bien qu'eux aussi avaient besoin de ces rencontres, d'une conversation spontanée avec le Pape, car il leur manquait, tout simplement. De même, ils lui manquaient, il avait également besoin d'eux.

C'est pourquoi il disait : « Si quelqu'un est intéressé, je lui donne rendez-vous rue Franciszkańska. » Aujourd'hui, cela sonne comme une devise, le symbole d'une des plus belles traditions de ce pontificat. Quand je demande à Mgr Mieczyslaw Mokrzycki quels ont été les plus beaux moments des voyages polonais qu'ils ont vécus ensemble, il me parle de leur expédition sur le lac Wigry. Le 8 juin 1999, Jean-Paul II y a visité un ancien couvent camaldule et le soir, il a vogué une heure et demie en bateau, sur le lac Wigry, en compagnie de ses secrétaires et évêques amis. « Cela a été pour moi un moment très agréable. Le Saint-Père était toujours plus détendu dans la nature. Nous parlions un peu, nous plaisantions de temps en temps. Nous nous taisions aussi, car le Saint-Père contemplait. On voyait que cette croisière sur un lac de Mazurie lui faisait grand plaisir. Tout le monde sait qu'il aimait beaucoup la nature. Le fait qu'il ait béni un



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

puisse se déshabiller et se mettre au lit.

– *L'infection est-elle arrivée subitement ?*

– Subitement. Nous avions encore quelque espoir, mais les médecins nous ont dit ensuite qu'il n'y avait plus d'espoir.

Lorsque Mgr Mieczyslaw Mokrzycki est devenu secrétaire de Jean-Paul II, le Pape n'était déjà plus ni en bonne santé, ni fort. Il avait fait six séjours à l'hôpital et la maladie de Parkinson l'éprouvait inexorablement. Il lui était de plus en plus difficile de maîtriser le tremblement de ses mains, de marcher selon ses propres forces. De plus en plus souvent, il s'aidait d'une canne ; les derniers mois, il se déplaçait en fauteuil roulant. En 1996, déjà, la première année du ministère de Monseigneur Mokrzycki, Jean-Paul II a séjourné en clinique à cause d'une crise d'appendicite.

– *Comment cela s'est-il passé ? Le Saint-Père se plaignait-il de douleurs ?*

– Oui. Il disait : « Je ressens des douleurs, il faut faire quelque chose. » Nous sommes allés faire des examens à la clinique d'Albano. Là, les médecins ont constaté une crise d'appendicite. L'opération a eu lieu le 8 octobre, à la clinique Gemelli. Le Saint-Père vivait tout cela avec une grande humilité. Il se remettait entièrement aux décisions des médecins et confiait ses souffrances à la Sainte Vierge.

– *Il avait déjà une grande expérience de la souffrance, ainsi que des visites à Gemelli...*

– Sans parler des toutes premières en 1981, après l'attentat qui ne lui avait pas coûté la vie, mais qui lui avait ruiné la

santé... Quatre ans avant son opération de l'appendicite, on lui avait enlevé une tumeur à l'intestin. Je me souviens qu'il avait annoncé aux fidèles lors de l'Angélus : « Je voudrais vous confier que je me rends à la clinique. Priez pour moi. » Il ne voulait rien cacher. Humblement, il demandait de prier pour lui.

– *Avait-il peur ?*

– Je ne le pense pas. Il était profondément croyant et manifestait une grande confiance dans la volonté de Dieu, un abandon total. Avant l'opération, il priait toujours longtemps dans la chapelle de l'hôpital. Il concélébraient ensuite la messe et après cela, il était prêt.

– *Récupérait-il rapidement après chacune de ces opérations ?*

– L'appendicectomie est une opération de routine. D'ailleurs, le Saint-Père avait alors un organisme encore résistant.

Malheureusement, il ne se montra pas aussi résistant que l'aurait désiré son secrétaire, que nous l'aurions tous désiré. La même année, à Noël, Jean-Paul II avait été obligé d'interrompre la bénédiction Urbi et Orbi. Il se sentait mal. Le monde ne s'arrêta pas de tourner pour autant, mais il commença à s'habituer à la vieillesse et à la faiblesse du Pape. Le Pape aussi s'y habitua, quoique cela ne fût pas facile. Son bras gauche tremblait de plus en plus fort et il tenait beaucoup à maîtriser cela. Lorsqu'il n'y parvenait pas, il donnait des tapes sur l'accoudoir du fauteuil. Dans un geste désespéré de protestation.

– Parfois, lorsque nous étions à table, nous remarquions que

cela le fatiguait beaucoup. Il essayait de maîtriser le tremblement de son bras, mais cela n'était plus possible. Il s'irritait alors, frappait l'accoudoir du fauteuil, comme s'il voulait dire : « Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ne puis-je réprimer cela ? » Il nous arrivait parfois de voir ce geste lors des audiences générales. Mais c'était des situations ponctuelles. Je le regardais alors et me disais qu'il devait beaucoup souffrir. Il avait toujours été fort, il avait toujours débordé d'énergie et mené une vie très active, et il devait maintenant s'habituer à être tout autre, plus faible.

– *Mais, concrètement, rien ne changeait dans le programme de la journée ?*

– Malgré notre insistance pour qu'il dorme plus, lise moins, limite ne serait-ce qu'un peu ses pratiques religieuses, il n'y avait rien à faire. Il ne voulait pas en entendre parler. Peut-être que la dernière année ou les deux dernières années, il se levait quand même une demi-heure plus tard. Mais il ne voulait rien supprimer au programme de la journée. Et il priait sans doute encore plus que d'habitude.

– *La période la plus difficile a commencé début février...*

– C'était le 1^{er} février. L'après-midi, le Saint-Père a commencé à dire qu'il avait mal lorsqu'il déglutissait. Le soir, la douleur s'est intensifiée et il a commencé à suffoquer.

– *Vous l'avez alors conduit à l'hôpital ?*

– Vers vingt-deux heures, la décision a été prise de partir pour la clinique Gemelli. Les examens ont démontré l'infection du larynx et de la trachée. Dans la nuit, le Saint-Père a fait plusieurs arrêts respiratoires.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

– Nous aurions pu mettre de l'ordre avant la mort du Saint-Père, mais nous n'en avons eu ni le temps, ni les moyens, car nous nous occupions du Saint-Père. Il avait besoin de nous. Après sa mort tout a été fermé, plombé. Propriété du Vatican.

L'enterrement eut lieu le vendredi 8 avril. Les vêtements des cardinaux étaient fouettés par le vent et l'évangélique se referma sur le couvercle de cyprès. Le deuxième secrétaire de Jean-Paul II interprète ces symboles de la manière la plus simple, comme il le peut. Tout est accompli. Il ferme les yeux et voit le Saint-Père mettre sa cape et marcher sur la terrasse...

XI

AUX CÔTÉS DE BENOÎT XVI

Ce n'est plus Mieciu, mais Mietek...

Le 19 avril, le monde faisait connaissance du nouveau Pape – le cardinal Joseph Ratzinger, Benoît XVI. Il était l'ami de Jean-Paul II et l'un de ses coopérateurs les plus proches. Il connaissait bien le deuxième secrétaire de Jean-Paul II. Il lui a très vite proposé de s'occuper de sa chancellerie. Monseigneur Mokrzycki a accepté.

– *Comment le nouveau Pape vous appelait-il ? « Mieciu », lui aussi ?*

– Mietek.

– *Ce n'était plus « Mieciu » ?*

– Non, Mietek.

– *Par quoi se différenciaient-ils encore ?*

– Notre Saint-Père avait une grande facilité de contact avec les autres, on ne l'a jamais vu inquiet avant une quelconque rencontre. Il y allait toujours d'un pas assuré. Il était fort. Benoît XVI est un homme très chaleureux, sensible, mais plus timide, moins sûr de lui. Il lui manque ce pas assuré. C'est ainsi que je le voyais lors des audiences privées, lors de *l'Angélus*.

– *S'énervait-il avant de telles rencontres ?*

– On ne lui voyait pas d'énervement, mais le fait même de paraître en public réveillait en lui une inquiétude. On avait l'impression qu'il voulait fuir cela le plus vite possible.

Ensuite, il était de nouveau calme et souriant. C'était ainsi au début. Aujourd'hui, c'est tout à fait différent.

– *Et les messes du matin dans la chapelle privée ?*

– Il n'y avait pas d'invités. N'y assistaient que le Saint-Père, les secrétaires et les dames qui s'occupaient de l'appartement.

– *Des dames ? Pas des sœurs ?*

– Non, il n'y avait plus de sœurs. Il y avait des personnes consacrées du groupe « *Memores Domini* », elles s'occupaient de la maison. Ce n'était plus la même maison, ma maison. L'ambiance était différente. Il y avait un autre secrétaire, le père Stanislas n'était plus là. Benoît XVI invitait rarement des hôtes à la messe et aux repas. Habituellement, nous mangions seuls. Et nous menions, pourrait-on dire, une vie très calme, solitaire.

– *Vous avez donc été content de revenir à Lvov ?*

– Ici, c'est tout à fait différent. Je suis rentré chez moi après plusieurs années d'absence. Je me réjouis que la Providence ait dirigé ainsi mon ministère de prêtre. Deux années au service de Benoît XVI m'ont également beaucoup appris. Il était toujours bienveillant à mon égard.

– *Le Vatican vous manque-t-il ?*

– Je n'ai pas le temps d'être nostalgique. Il y a beaucoup de travail à Lvov. Et ce n'est pas toujours facile...

– *Et lorsque c'est difficile, demandez-vous à Jean-Paul II de vous aider ?*

– Je le lui demande. Et il m'aide toujours.

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Titre

Introduction

I – Le début du ministère

II – L'appartement du pape

III – Les obligations du deuxième secrétaire

IV – Le quotidien

V – La prière

VI – Les sacrements

VII – Les fêtes

VIII – Les audiences

IX – Les voyages

X – Les derniers jours

XI – Aux côtés de Benoît XVI

Table des matières